

Relire Max Frisch

Régine Battiston-Zuliani et Philippe Forget

Si lire est toujours d'abord un avoir lu (on ne lit jamais sans traces, sans a priori, sans références...), c'est tout autant un relire : un texte littéraire n'a en effet pas pour vocation d'être lu une seule fois, et on peut précisément le définir comme un texte à relire, invitant toujours le lecteur à y revenir, que ce soit pour approfondir ou préciser la lecture, ou plus simplement pour y retrouver le plaisir goûté. Un texte littéraire a, dans un sens à peine détourné, un goût de « revenez-y ».

Comme le montre l'importante bibliographie des travaux qui lui sont consacrés, l'œuvre de Max Frisch, une des plus importantes de la seconde moitié du XX^e siècle en langue allemande, a été abordée selon des perspectives très diverses. Elle reste une interrogation exemplaire pour l'esprit d'aujourd'hui en ce qu'elle n'a cessé de poser deux questions cruciales : celle de l'engagement de l'écrivain dans la société, mais aussi des rapports entre vie et écriture, en d'autres termes la question de l'engagement de l'écrivain dans son œuvre propre.

Max Frisch est devenu un classique parmi les modernes, lu par le grand public, les scolaires, les universitaires, ses ventes importantes le soulignent. La critique s'est très tôt intéressée à son œuvre. Elle en a fouillé divers aspects, sans faire de cette œuvre accessible le banc d'essai méthodologique que nous proposons ici. Nous suggérons en effet d'examiner une partie représentative de l'œuvre de Frisch sous l'angle lecture-interprétation, en réfléchissant sur l'acte de lecture lui-même. Le choix que nous avons adopté ici place la lecture au centre de l'ouvrage, en montrant, à travers les différentes contributions qui le composent, les différentes approches que les auteurs ont choisies.

L'acte de lecture est devenu un concept majeur depuis que l'œuvre n'est plus considérée comme le réceptacle d'un sens à reproduire, mais comme un ensemble signifiant de telle sorte que le sens ne se constitue qu'en aval, grâce à l'interaction avec le lecteur – ce qui ne signifie en aucun cas que le lecteur est abandonné à l'arbitraire. Le titre général donné à l'ouvrage est ainsi à lire sur plusieurs portées : s'il suggère et suppose un titre de Sartre, c'est que par son engagement, Frisch aimait à se considérer comme un Sartre suisse. Il signifie aussi que l'identité n'est pas un but à atteindre, mais un itinéraire en constant défrichage-déchiffrement. Enfin, il signale que s'il y a identité du lecteur, elle ne consiste pas à imposer aux textes les contenus qui lui

agrément, mais à apprendre à mettre ses opinions à distance. Toute identité passe par (de) l'autre, voilà ce qui fonde aussi une éthique de la lecture.

Dans ce sens, et d'après Umberto Eco, l'interprétation est un type de lecture spécifique, une lecture déviée de sa trajectoire : cette thèse implique aussi bien que lire un texte littéraire requiert des capacités de retour critique sur son propre faire, alors que le concept courant de lecture définit d'abord une pratique visant à satisfaire les attentes du lecteur.

Pour Wolfgang Iser, le lecteur est celui qui agit et qui vient occuper librement la position subjective propre à l'objet, il s'agit donc d'un acte volontaire. Chaque texte que nous lisons est à connaître dans son individualité et toute lecture ou relecture est un événement sinon unique, du moins singulier, car il accompagne la singularité qui définit le texte comme tel. C'est pourquoi il faut ranger au rayon des accessoires de carnaval le mirage d'une « interprétation objective » qui se vérifierait dans le consensus des interprètes, car elle passe irrémédiablement à côté de ce qui fait le texte. L'objectivité, s'il y en a, passe par la capacité paradoxale à se situer à la fois dans et hors de l'objet lu, capacité qui exclut toute mécanicité pseudo-pédagogique.

Alors que la critique traditionnelle, mais aussi l'institution pédagogique, privilégient le plus souvent le résultat de la lecture pour trancher entre juste et faux, recevable et non-recevable, notre travail a consisté à nous observer lisant et à en rendre compte, à rendre compte de la pratique et pas uniquement du résultat. Car c'est uniquement par la capacité à observer l'autre lisant que l'on peut comprendre les mécanismes de ce que l'on fait, et ainsi s'observer soi-même, seul moyen pour modifier ensuite la pratique si le besoin s'en fait sentir¹. Nous avons travaillé dans ce sens, en montrant quelles compétences développe le lecteur pour aborder un texte littéraire et comment l'interaction texte-lecteur se met en place. Selon le philosophe Hans-Georg Gadamer, l'interprète ne domine pas la chose qu'il comprend : il en est atteint, et c'est la tradition qui se donne à lire à travers le prisme singulier du texte. Attitude qui, elle aussi, court le risque de perdre la singularité. À travers les différentes études, la lecture apparaît comme apprentissage, mais aussi comme aventure intellectuelle. Nous avons tenté de rendre visibles différents aspects de l'art de lire (le comment), en tenant compte du temps de la lecture. Notre lecteur prendra connaissance de nos différentes attitudes de lecteurs-critiques face aux œuvres choisies. De la même manière que le texte de Frisch a eu une incidence sur nous et notre manière de le lire et de le recevoir,

1. En d'autres termes et contrairement à ce qu'affirmait il y a quelques temps un ministre en exercice, il est urgent d'apprendre « à descendre de vélo pour se regarder pédaler ».

notre texte, médiateur, mais aussi miroir, aura une incidence sur nos propres lecteurs. Ici non plus on n'échappe pas au triangle : auteur-texte-lecteur, dans lequel le texte reste sinon l'élément majeur (existe-t-il en dehors de toute lecture ?), en tout cas la référence à laquelle le lecteur doit continuellement se reporter.

Toute lecture naît d'un besoin de lire, de cheminer dans un texte ; si la lecture ne va jamais sans quelque appropriation, le lecteur doit aussi être en état de se laisser prendre par le texte, de renoncer par exemple à des opinions occultantes ou des préjugés déformants. Le lecteur n'est-il que le jeu des stratégies de narration ? Chaque lecteur est différent, il apporte une pratique de la lecture, des préjugés, car conditionné par le lieu où il vit, son degré de culture, etc. Ainsi, il n'y a jamais un seul lecteur, par hypothèse « idéal », mais des lecteurs, cette thèse étant illustrée par les pratiques dans chacune des contributions ci-dessous*.

Le lecteur qui est d'habitude en bout de chaîne et peu exposé à l'étude et à la critique trouve dans cet ouvrage, qui balaie l'ensemble de l'œuvre frischienne des œuvres de jeunesse jusqu'à l'œuvre tardive, en passant par les Journaux et le théâtre, une place prépondérante. Le présent ouvrage est donc à la fois une introduction à l'œuvre de Max Frisch et une contribution à une pédagogie de la lecture des textes littéraires.

Le processus de l'écriture de l'auteur et de la lecture par le lecteur se perpétue par la lecture de nos propres lecteurs. Le texte de Frisch devient prétexte non seulement à l'analyse littéraire au sens strict, mais aussi à l'introspection de l'acte de lire, dimension que tout un chacun connaît, mais aborde rarement en lisant. Qui suis-je quand je lis, que fais-je, comment fais-je ? Se regarder lire conduit à des interrogations adressées au texte qu'on lit, mais aussi à s'interroger sur ses propres réponses aux difficultés que nous propose le texte (interaction). Voilà ce qui nous a amenés à mettre en perspective nos processus de lecture, en les expérimentant à chaque fois sur un texte.

L'ouvrage se propose tout d'abord, à travers l'article de Peter-André Bloch, de dialoguer avec Max Frisch à travers des rencontres personnelles qui ont marqué l'auteur. Il nous mène de station en station, d'une visite au domicile de Frisch à Berzona et à Zurich, en passant par son engagement pour le groupe d'Oltén, jusqu'aux Journées littéraires de Soleure en 1986. On y découvre un Frisch intime et lucide, les yeux ouverts sur les événements de son temps et de son pays, qu'il

* Les contributions rédigées en langue allemande ont été traduites pour le présent ouvrage par Jean-François Candoni, ancien élève de l'École Normale Supérieure de Saint-Cloud, Agrégé d'allemand, Docteur en littérature allemande, Maître de conférences à l'université d'Amiens. Qu'il en soit ici très chaleureusement remercié.

n'a jamais ménagé dans ses critiques. Cette contribution livre en quelque sorte le matériau d'une première compréhension de Max Frisch.

Tout comme Peter-André Bloch, Rolf Kieser a rencontré Max Frisch (surtout lors de ses séjours à New-York) ; il a choisi de lire l'œuvre de jeunesse, en mettant en lumière des aspects peu étudiés jusqu'à présent – l'engagement politique et ses tâtonnements, la présence dans l'œuvre de jeunesse de nombreux thèmes qui seront développés et exploités dans les œuvres ultérieures (à partir des années cinquante), notamment l'aspect autobiographique.

L'herméneutique – c'est-à-dire l'art de la lecture selon le sens – est au centre du débat que mènent Edith et Willy Michel dans un texte plus spécialement destiné aux étudiants avancés et aux enseignants. Comment lire et interpréter à la lumière de la philosophie d'Adorno l'œuvre d'un auteur qui se disait non-philosophe ? C'est bien de philosophie existentialiste qu'il est question ici et de la façon de re-lire l'œuvre de Frisch sous cet éclairage. Le lecteur « averti » et cultivé dialoguera avec Kant et Hegel, pour se rendre compte que la philosophie est partout sous-jacente chez Frisch, situation de laquelle se dégage la question des différents niveaux de compréhension exigés du lecteur.

Il en va de même dans l'article sur Stiller, qui montre que le concept d'identité est et restera le concept-clé de la prose frischienne. Edith Michel montre un Stiller fait de multiples facettes, à la recherche de sa véritable identité, notion qui, paradoxe apparent seulement, est traversée d'altérité. Introduisant les concepts de partialisation du corps et d'image de soi à travers le regard des autres et des médias, elle replace cette œuvre dans l'histoire littéraire et intellectuelle du XX^e siècle pour montrer que l'identité reste un concept en devenir.

Dans *Mein Name sei Gantenbein*, Claude Longre reprend de façon très didactique les différents thèmes qui composent le roman. Il met notamment en évidence le rôle-clé du « narrateur » qui conditionne l'architecture du roman, le rythme de la lecture, le choix des différents lieux, les thèmes et motifs tels que le rôle, le miroir, les lunettes d'aveugle et le regard, l'identité, les contes, etc. Il met en lumière l'étrangeté du roman, de par son titre même, qui « capte les préoccupations du lecteur » et qui ressemble, par sa composition pour le moins surprenante, à une course d'obstacles haletante pour le lecteur (« un roman qui se mérite » !).

Le sujet de la mort sera abordé deux fois : à travers *Homo faber* il est celui d'une mort annoncée depuis les premières pages du roman. Le lecteur assiste à la lente décomposition d'un homme, Walter Faber, que son passé vient de rattraper sous le signe du hasard et de la coïncidence. Les thèmes de la perception de soi et d'autrui (ses rapports avec les autres), l'image de la femme et de la nature, la mythologie et

la religion, les grands thèmes frischiens sont déjà présents ici en variations, mettant en lumière un destin humain dont le cheminement mène inexorablement vers la mort. La question posée par cette contribution touche le lecteur au centre de son existence : peut-on changer soi-même sans détruire son entourage et perdre sa vie ?

On revient lentement et inexorablement à la mort à travers *Der Mensch erscheint im Holozän*, où, à travers la lente décrépitude mentale d'un vieillard vivant seul et isolé, on découvre la fin d'une vie, située dans le contexte du XX^e siècle finissant. La narration est replacée au centre des préoccupations de l'auteur et c'est elle aussi qui guide le lecteur vers une chute inévitable qu'il sent confusément venir. C'est elle aussi qui le confronte à l'angoisse de la solitude et de la mort, au concept du temps qui ne passe pas (revu et corrigé ici), motifs récurrents de l'œuvre tardive. De lecture en apparence facile, cette œuvre, petite par sa taille, nous interroge sur la banalité d'un être qui disparaît et d'une humanité en devenir.

C'est au personnage de Marianne que s'attache Ruth Vogel, lorsqu'elle montre dans *Montauk* l'importance de la narration dans la vie de l'écrivain. Il s'agit bien d'une sorte de confession, de mise à nu d'une partie du passé du narrateur et de l'homme Frisch lui-même (voir la préface tirée des *Essais de Montaigne*), étonnante confession montrant une galerie de portraits de femmes aimées. La lecture de cet essai montre comment Frisch a réussi, en réfléchissant à la question des rapports entre écriture et vie, « à rapatrier cette problématique dans le champ d'un récit ».

L'étude des deux *Journaux* (*Tagebücher*) de Max Frisch, dont tout le monde s'accorde à reconnaître l'importance pour la connaissance de l'œuvre, mais aussi leur propre statut d'œuvre¹, ont été abordés dans l'article de Martin Stern. Il met en évidence la structure qui est à la base de l'agrément de lecture que sont ces *Journaux*, uniques en leur genre dans l'histoire de la littérature de langue allemande. Les thèmes centraux de l'œuvre frischienne y sont tous présents, en condensé souvent, présentés à travers des textes discursifs et fictionnels, montrant que nous avons tous besoin d'histoires. Martin Stern montre enfin comment lire les *Journaux* de Frisch, sans y voir simplement un recueil de documents ou une mine de renseignements pour le germaniste à la recherche de données biographiques – le Frisch, maître de la composition, que nous connaissons bien dans les romans, a montré ici aussi son talent de « monteur de textes à lire » dans un style étrangement intemporel.

1. Voir par exemple le propos de Paul Nizon, par ailleurs très critique envers Frisch, « [...] das erste Tagebuch lasse ich gelten und zwar mit Akklamation » (in *Die Innenseite des Mantels*. Journal. Suhrkamp, Frankfurt 1995, p. 75).